

## **Projet Filigranes**

### **Bourse Villa Médicis hors les murs**

*“Mouchoir : petite pièce de linge, généralement de forme carrée, qui sert à se moucher, à s’essuyer le visage.*

*Agiter son mouchoir, faire un nœud à son mouchoir. “ (Robert)*

*“Mouchoir : pièce de linge ou d’étoffe de forme carrée, servant à divers usages de toilette. ”  
(Larousse du XIXe siècle)*

Jusqu’à une période récente, le mouchoir était un accessoire intime indispensable dont l’usage tend à se perdre. Dans les classes populaires comme dans les classes élevées, il était de règle que le mouchoir soit brodé aux initiales de son propriétaire. Broder des mouchoirs était traditionnellement une des tâches qu’exécutaient les jeunes filles lors de la confection de leur trousseau.

L’utilisation de cet objet renvoie au champ pratique comme au champ esthétique. En effet, il servait bien sûr à se moucher et à s’éponger le visage. Mais il engageait aussi un certain nombre de codes affectifs liés à la féminité : dissimuler les larmes ou au contraire les théâtraliser ; faire appel, dire adieu, etc.. Le mouchoir s’exhibait, se laissait tomber, se froissait, se déployait... Il est historiquement lié à toute une gestualité de la sentimentalité voire de l’hystérie. Par conséquent, le mouchoir était un attribut social, grossier ou distingué, un accessoire de l’hygiène du corps et un moyen de spectacularisation des affects: c’est, par exemple, un mouchoir qui déclenche la jalousie d’Othello.

L’appropriation de ces gestes traditionnels, non dénués pour certains de références au Romantisme, implique une activité artistique solitaire, introvertie et statique. C’est aussi une production sans autre site que celui du symbolique, sans espace privilégié, une peinture sans couleur, un poème essentiel.

J’ai longtemps pratiqué la peinture. Or, le mouchoir est de forme carrée. Cela évoque évidemment l’espace pictural et en particulier celui de l’abstraction. Car la forme carrée n’est pas un espace de représentation mais bien celui de l’inscription d’un “ monde sans objets “. Le carré sera d’ailleurs plus tard l’espace de prédilection de la peinture moderniste.

J’utilise le mouchoir systématiquement blanc comme sortie de la peinture dont il ne reste plus qu’une toile vierge, libre, liée à un usage domestique. C’est une idée de peinture lointaine, ready-made, qui signe paradoxalement son absence. Cela renvoie en outre à une histoire héroïque du monochrome, de Malévitch à Ryman en passant par Manzoni etc.. Une convention picturale reste inscrite dans la trame du tissu puisque les bordures figurent un cadre sans plus d’autre fonction que décorative.

A l’intérieur de ce cadre idéal, apparaissent en lettres cursives un ou plusieurs mots, brodés au point de tige. Cette écriture et cette technique sont le b.a-ba de l’apprentissage de ces deux pratiques. Les mots surgissent en blanc sur fond blanc et disparaissent dans le même temps. Ils s’inscrivent en saillie sur leur support et sont absorbés par celui-ci. Ce phénomène contradictoire de lisibilité et d’illisibilité, de visibilité et d’invisibilité génère une expérience perceptive incertaine et fragile. Les mots échappent au regard tout comme le souvenir s’échappe de la mémoire.

Considérés isolément ou associés les uns aux autres par séries, ils indiquent ce qu'il n'est plus possible aujourd'hui de peindre. Par leur défaut de syntaxe, ils sont parfaitement génériques et polysémiques et constituent un lexique organisé autour de catégories : la disparition ( " L'absence " ), les stéréotypes sentimentaux - en cela ils redondent l'usage symbolique du mouchoir -, les clichés infantiles ( " J'ai peur du noir " ), la pureté (tout le vocabulaire lié à la blancheur), la dissimulation (la série des mots cachés), l'aveuglement ( " La lumière " ), le meurtre (l'inventaire des poisons végétaux).

D'autre part, " broder ", au sens figuré, signifie bien sûr combler un vide et dériver d'une base réelle vers l'imaginaire. C'est pourquoi ces mots soulèvent des images mentales qui, pour chacun, initie des histoires " cousues de fil blanc ".

Il s'agit bien d'un développement dans le temps, d'une manière de remplir un espace qui, au départ, se présentait presque vierge.

Ce travail évoque la réserve, la timidité, la neutralité. Ce sont les qualités d'un certain type de femme idéale et, alors que socialement ces traits relèveraient de l'aliénation, ils sont ici l'affirmation de ma liberté d'artiste.

Ce travail trouve un développement avec les filigranes : du coton tissé au papier de coton, de la toile au chiffon, du fil à broder au fil de laiton.

Le filigrane est en quelque sorte une broderie en négatif, enfermée dans la trame du papier. En outre, comme le mouchoir, la feuille blanche est un objet non dépourvu de désuétude. On songe à la fragilité du devenir du papier face à la disquette, à l'écran informatique, aux microfilms, etc.

Le filigrane est un signifiant presque invisible dont la force symbolique est néanmoins très grande : emblème d'un sujet unique (possesseur ou producteur du papier), autorité d'un pouvoir politique ou économique (billets de banque). Auparavant, le filigrane indiquait encore l'origine géographique de la feuille de papier.

Celle-ci, lettre, billet, ordonnance, est toujours une médiation vouée à un parcours dans l'espace et dans le temps. Contrairement au mouchoir qui est un objet strictement privé, la feuille quitte son utilisateur premier pour rejoindre d'autres personnes. Durant ce voyage, elle connaît par conséquent un moment où son rôle et son sens se suspendent. Suspension entre moi et l'autre, entre un point de départ et un point d'arrivée.

Mon projet consiste à reproduire en filigrane des figures de l'errance (par exemple le vagabond), de la quête (le pèlerin, l'ermite), de l'exploration (cartes schématiques des pérégrinations de voyageurs célèbres).

Une autre série reproduira un certain nombre de signatures fameuses selon le principe du blanc-seing, cette pratique incroyable qui concède une libre appropriation de l'autorité d'un sujet.

Enfin, une autre série reprendra des préceptes ou des devises qui imprimeront à l'intérieur du papier des messages à la fois sages et stéréotypés, graves et rebattus.

Ainsi, au cœur d'une lettre vide, la lumière seule viendra-t-elle révéler les éléments d'un corpus silencieux, anachronique mais emblématique de l'incertitude qui fonde toute interrogation sur l'être au monde.

**Marie-Noëlle Décoret**

**Rome, septembre 1995**

**Propos recueillis par Valérie Mavridorakis**

Réalisation des Filigranes à Amalfi, 1996-1997